

Yak Rivaïs

Histoires des Enfantastiques

VOLUME 2

*Boum-Boum ! Les filles
qui promenaient les statues*

L'enfant qui parlait avec son chien

Les lunettes à musique



Le Petit Samizdat

Le Petit Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, le « Club Samizdat », dont le « Petit Samizdat » est une déclinaison à destination de la jeunesse, propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*

Yak Rivaïs

Histoires des Enfantastiques

VOLUME 2

***Boum-Boum ! Les filles
qui promenaient les statues***

L'enfant qui parlait avec son chien

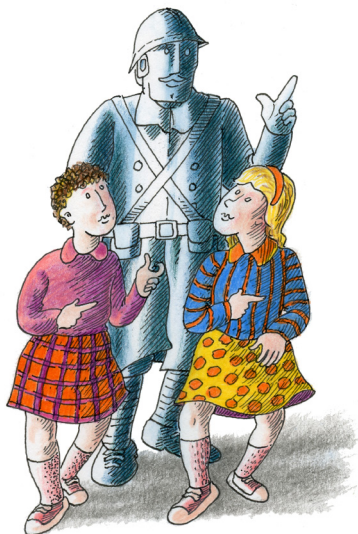
Les lunettes à musique

Illustrations de Yak Rivaïs

Le Petit Samizdat

Boum-Boum!

LES FILLES
QUI PROMENAIENT
LES STATUES



C'ÉTAIT par un beau soir de juin. Emmanuelle et Marie-Anne se racontaient des histoires au pied d'une statue sur son socle. La statue fit entendre un gros soupir :

– Ce que je suis fatiguée!

Les fillettes levèrent la tête. Elles étaient surprises.

– Et alors? leur dit la statue. Ça vous étonne? Depuis le temps que je suis ici!

– Ça nous étonne de vous entendre parler, dit Emmanuelle.

– D'habitude, on n'entend pas les statues, confirma Marie-Anne.

– Je ne savais pas, avoua la statue.

C'était un grand soldat de bronze de la guerre 14-18, avec un long fusil à

baïonnette dans la main droite. Son bras gauche était tendu obliquement en avant pour indiquer la direction de l'attaque.

– C'est surtout le bras gauche qui se fatigue, expliqua le soldat. À force d'être tendu. Mais le droit se fatigue aussi parce que le fusil pèse autant qu'un dictionnaire.

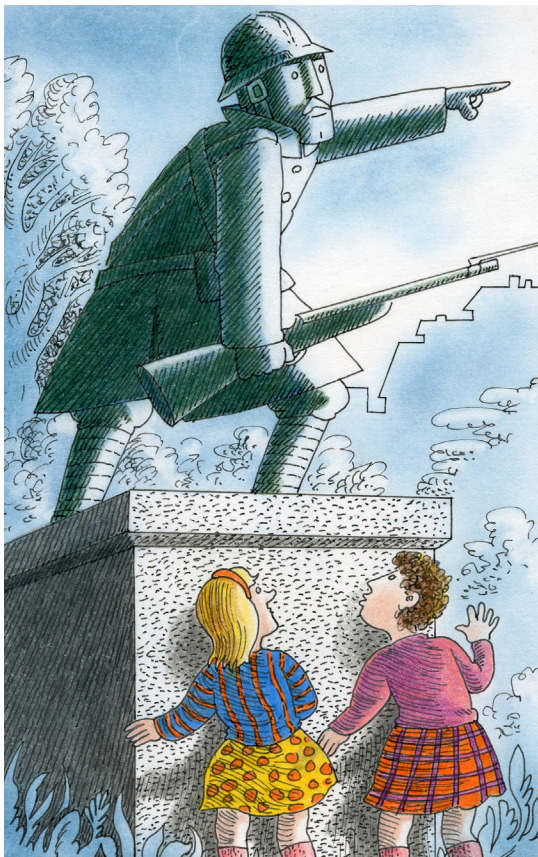
– Abaissez le bras gauche, suggéra Emmanuelle.

– Et déposez votre fusil, compléta Marie-Anne.

– Bonne idée! approuva le soldat. Je n'y aurais pas pensé. Vous êtes très intelligentes!

Les filles étaient flattées. La statue posa son fusil à ses pieds et abaissa le bras gauche.

– Ça va mieux! dit-elle. Mais ce qui me plairait, ce serait de faire une promenade. Hélas! depuis le temps que je suis planté ici, le quartier a tellement changé que je m'y perdrais!



– Vous voulez qu'on vous accompagne? proposèrent les filles.

La statue était folle de joie. Elle sauta de son piédestal à terre si pesamment que ses pieds firent deux trous dans la pelouse. Elle s'en extirpa en riant :

– Vous êtes des filles vraiment intelligentes! De mon temps, les filles n'étaient pas aussi délurées.

– C'est parce que le monde a changé, dit Marie-Anne.

Les fillettes offrirent leurs mains au soldat de bronze, qui refusa de les prendre :

– Oh non! Je suis trop fort, dit-il. Je vous ferais mal.

– Où souhaitez-vous aller? demandèrent les enfants.

– Au Jardin des Plantes ou au bord de la Seine. Le bord de la Seine doit être magnifique en cette belle saison!

Les fillettes emmenèrent le soldat vers le fleuve. La statue marchait raidement.

Quand ses pieds se posaient sur le trottoir, on entendait Boum-Boum-Boum-Boum!

Ils arrivèrent au bord de l'eau. Le soldat prit une profonde inspiration.

— C'est beau! s'extasiait-il. Mais comme tout a changé!

Il regardait les routes modernes, les grues qui déchargeaient des péniches, les silos à sable et à gravier pour les centrales à béton, les énormes citernes à mazout sur les quais.

— Ah! je reconnais la cathédrale Notre-Dame, là-bas! Elle est bien élégante! Et je vois la tour Eiffel plus loin! Comme je suis heureux d'être venu! — Et si on se baignait?

Les filles le retinrent:

— Non! Non! Vous allez couler! Vous allez rouiller!

— C'est vrai, murmura la statue. Vous êtes des filles intelligentes!

Ils rentrèrent. La température était

agréable. La statue remonta sur son piédestal, les filles lui rendirent son fusil. Le soldat reprit la pose.

– Vous reviendrez me voir ? demanda-t-il.

– Oui.

– Oui.

Les filles revinrent très souvent. Elles emmenaient le soldat où il désirait, sauf dans les bistrots : sur ce point, elles furent intraitables, et il n'osa pas insister.

Un soir, il déclara :

– Les filles, j'ai envie de faire le tour du monde. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– C'est loin, objecta Emmanuelle.

– C'est dangereux, ajouta Marie-Anne.

– Comment franchirez-vous les mers et les océans ? remontra Emmanuelle.

– Je prendrai le bateau, je me cacherais avec les bagages dans la cale, répondit le soldat.

Impossible de le raisonner. Il partit.

– Je vous laisse mon fusil. Je n'en aurai plus besoin.

Il s'éloigna lourdement. Boum-Boum-Boum-Boum ! Les fillettes étaient un peu tristes.

– Si ça se trouve, réfléchit Marie-Anne, toutes les statues s'ennuient.

– On devrait leur demander, suggéra Emmanuelle.

Elles se postèrent face à la statue de pierre d'une belle jeune nymphe à moitié dénudée qui portait une lourde cruche sur l'épaule. Elles la dévisagèrent.

– Et alors ? protesta la statue, gênée. Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça. Je ne suis pas une bête de cirque.

– On se demandait si vous n'étiez pas fatiguée, Madame, expliqua poliment Emmanuelle.

– Et si vous n'aimeriez pas aller en promenade, compléta Marie-Anne.

Alors la statue changea de ton. Elle fit un grand sourire de pierre.

– J'aimerais bien. Mais je me perdrais!

– Nous vous guiderons.

– Vous feriez cela?

– Oui.

Et c'est ainsi que la belle dame à moitié nue se promena rue Mouffetard, place de la Contrescarpe et rue Marcel-Aymé un de ces soirs. Elle était heureuse. Elle voulait visiter les jardins de la capitale. Et les filles la promenaient partout. Elles s'arrêtaient au pied des statues qu'elles rencontraient et elles bavardaient. Et toutes les statues voulaient être promenées comme la nymphe.

Les fillettes les promenèrent aussi.

Un soir, il plut à verse. Les fillettes, le nez collé à la fenêtre, ne pouvaient pas sortir. Dehors, les statues attendaient, car la pluie n'a jamais empêché les statues de prendre l'air. Elles s'impatientsaient. Mais elles attendaient sagement.

Le lendemain, hélas! la pluie redou-

bla. Les statues n'attendirent plus. Elles partirent en promenade sans guides. Et ce fut un beau désordre. Les statues se perdaient, ne rencontraient personne pour les renseigner par ce mauvais temps. Elles ne retrouvaient plus leurs socles et elles remontaient au petit bonheur sur ceux qu'elles dénichaient. Jeanne d'Arc se retrouva sur celui de Danton, et Victor Hugo sur celui de sainte Geneviève. Quand le soleil revint, les touristes ne savaient même plus ce qu'ils photographiaient.

— C'est un scandale! disaient-ils dans toutes les langues de la Terre.

Les pigeons eux-mêmes ne savaient où se poser. Ils volaient en rond autour des statues comme des papillons autour d'une lanterne. Ils s'interrogeaient en roucoulant :

— Rrrou! Celui-là? C'est Pasteur ou c'est Henri IV?

— Non, c'est La Fontaine!

Un jour, on frappa très fort au portail de fer de l'école. Bang! Bang! C'était le soldat de bronze qui rentrait de voyage. Il était bronzé – c'est la moindre des choses pour un soldat de bronze. Il frappait du poing au portail. Bang! Bang! Il frappait si fort qu'il le fit sauter hors de ses gonds.

La gardienne accourut.

– Je viens voir mes amies si intelligentes! lui annonça le soldat de bronze. J'ai des tas d'aventures à leur raconter!

La gardienne n'osa pas lui barrer le passage. Le soldat se mit en marche à travers la cour de récréation déserte. Il monta les escaliers de pierre vers l'étage. On entendait ses pas résonner dans toute l'école: Boum-Boum-Boum-Boum! Il entra dans la classe. Les fillettes le reconnurent tout de suite:

– C'est notre ami! dirent-elles au maître et aux camarades. Il a fait le tour du monde!

– Ah, très bien, dit le maître. Bonjour Monsieur...

Il tendit la main.

– Non ! s'écria Marie-Anne.

– Non ! s'écria Emmanuelle.

Trop tard. Sans y penser, par pure politesse, la statue venait de prendre la main du maître.

– Aïe ! cria le maître. Aïe ! Aïe ! Aïe !

La statue lui lâcha la main et se confondit en excuses :

– Pardonnez-moi ! Je n'y pensais pas ! Est-ce que je vous ai fait mal ?

Tu parles ! Le maître avait si mal qu'il dansait le rock and roll d'Auvergne, qui consiste à lever les jambes en agitant les bras en l'air, la bouche grande ouverte.

Le soldat s'excusait encore :

– Je n'y pensais pas. Pardonnez-moi...

Il refusa la chaise que des enfants avançaient pour lui, parce qu'il craignait de la défoncer. Il resta debout.

– J’ai fait le tour du monde! disait-il avec enthousiasme. J’ai vu des statues de soldats à ma ressemblance dans tous les pays! Quand je ne savais pas où aller, je dormais avec eux sur leurs piédestaux!

– Justement, heu... murmura Emmanuelle avec embarras. Votre socle. Heu. Eh bien... Pendant votre absence, les statues de Paris ont joué aux quatre coins. Heu. Elles se sont déplacées partout, et, heu..., votre piédestal est maintenant occupé.

– Ah! grogna le soldat d’un air contrarié.

Puis il fit le geste de chasser les mouches, à la guerre comme à la guerre.

– On s’arrangera! décida-t-il.

Et voilà pourquoi l’on peut admirer le soldat assis désormais sur les épaules d’Hercule, qui s’était juché sur son piédestal. Il n’a pas retrouvé son fusil, emporté paraît-il par Napoléon, et il croise les bras pour ne plus se fatiguer.

Hercule, lui, ne se plaint pas. C'était l'homme le plus fort du monde.

– Un fantassin, dit-il en riant, ça pèse moins lourd qu'un cavalier!

Surtout sans le cheval.

L'ENFANT
QUI PARLAIT
AVEC SON CHIEN



MÉDOR était un charmant épagneul au poil roux, mais ce n'était pas un chien ordinaire. Son petit maître et lui se parlaient. Les parents ne le comprenaient pas.

– François, mange ta soupe! disait le père.

– Et mouche ton nez pour dire bonjour à la dame! jappait le chien en guise de commentaire.

François éclatait de rire. Le père, qui n'avait entendu qu'un jappement banal, lorgnait son fils d'un air perplexe, en se demandant ce qu'il y avait d'amusant à dire à un enfant de manger sa soupe.

– Cesse de rire sans raison! disait-il. C'est agaçant.

– Poil aux dents! disait le chien.
(Oua-Oua.)

L'enfant éclatait de rire.

– Bon, dit le père énervé. Va te coucher sans dessert. Ta mère gardera ta part de gâteau pour demain.

– Oh! non! s'écria l'enfant, qui était gourmand comme tout le monde.

– Laisse tomber! lui dit le chien pour le consoler. La tarte n'est pas bonne. Ta mère l'a salée au lieu de la sucrer. (Oua-Oua-Oua.)

– Ah bon, dit l'enfant.

Et il s'en alla se coucher après avoir souhaité une bonne nuit à ses parents. Le père hochait la tête:

– J'aimerais bien savoir pourquoi ce gamin ricane sans raison!

La mère lui servit une part de tarte. Le père, qui était aussi gourmand que son fils, mordit dedans un bon coup. Il fit une affreuse grimace de dégoût:

– Mais! C'est immangeable!

La mère goûta la tarte :

– Je comprends, dit-elle. Elle est salée. Madame Joseph est venue me rendre visite pendant que je faisais le gâteau. Je lui ai demandé de me donner le sucre en poudre. Elle se sera trompée de pot.

Contrarié, le père passa dans la salle de séjour. D'habitude, il s'asseyait confortablement dans son fauteuil pour regarder la télévision. Mais ce soir, il était songeur. Il n'allumait pas le téléviseur. La mère le rejoignit.

– As-tu remarqué, lui demanda le père, comme François est allé se coucher sans protestation ? Lui si gourmand ! On aurait dit qu'il savait que la tarte était im-mangeable.

– Pourtant, dit la mère, il était à l'école quand je l'ai faite.

– N'aurait-il pas pu lui-même intervertir le sel et le sucre dans les pots pour te faire une blague ?

– Je te dis que c'est Madame Joseph.

– Bizarre, murmura le père.

Il ne put dormir de la nuit. Le lendemain était un dimanche. Il emmena comme tous les dimanches matin l'enfant jouer au football sur le stade. Le chien sautillait et jappait autour d'eux.

– Ton père fait une drôle de tête! disait le chien. Il a peut-être avalé sa brosse à dents!

L'enfant riait. Le père le regardait. Il s'arrêta à l'entrée du stade et se pencha vers son fils :

– François, dit-il solennellement, je veux en avoir le cœur net. Comment savais-tu que la tarte n'était pas mangeable?

– C'est Médor qui m'a prévenu, répondit le garçon.

– Ah! fit le père.

Il n'en croyait rien. Souvent, les enfants s'inventent des camarades. François s'en inventait un, animal.

– Et comment Médor le savait-il? demanda le père.

François se tourna vers son chien :

– Comment le savais-tu ?

– Oua-Oua-Oua-Oua ! jappa l'épagneul. (C'est-à-dire : « Ta mère et Madame Joseph bavardaient tellement qu'elles ont confondu le sucre et le sel. »)

L'enfant transmit la réponse. Bon, se dit le père. François aura entendu sa mère me donner cette explication hier soir. Mais quand même. Il n'appréciait pas de voir son fils inventer des fadaises. Il faut qu'il apprenne la réalité ! pensait-il. Je dois lui prouver que les chiens ne parlent pas !

– Écoute-moi, François. Veux-tu que nous fassions ensemble une petite expérience ?

– Méfie-toi ! dit le chien.

– Je veux bien, répondit l'enfant.

– Tu vas entrer dans le vestiaire te mettre en tenue de sport. Pendant ce temps, je cacherai mes clés de voiture quelque part. À ton retour, tu deman-

deras à Médor où je les ai cachées. C'est d'accord?

– Oui papa!

Le garçonnet disparut joyeusement dans le vestiaire. Le père tira ses clés de la poche de son pantalon. Il les fit passer sous le museau du chien comme pour le narguer, et il les cacha finalement dans une manche de sa veste. L'enfant revint bientôt.

– Demande à Médor de te dire où j'ai caché mes clés? lui dit le père. Et s'il est incapable de te renseigner, ça prouvera qu'il ne parle pas, et que tu m'as raconté des histoires.

– D'accord, dit François.

Il se tourna vers le chien :

– Où papa a-t-il caché ses clés? demanda-t-il.

– Oua-Oua-Oua, répondit l'épagneul.

– Alors? fit le père sur un ton de défi.

– Il dit, traduisit l'enfant, que tu les as cachées dans une manche de ton veston.

Puis il planta là son père éberlué pour aller jouer au football sur la pelouse avec des camarades qui s'y trouvaient déjà.

– C'est im-im-impossible! bredouillait le père. Un chien ne parle pas! Est-ce que tu sais parler, Médor?

– Oua. (Oui.)

– Et si tu parles, pourquoi mon fils comprend-il ce que moi je ne peux pas comprendre?

– Oua-Oua. (Parce que c'est un enfant.)

– Écoute, dit le père qui ne comprenait toujours rien aux jappements malicieux de l'épagneul. On va tenter une expérience à l'envers.

– Pourquoi pas. (Oua-Oua.)

– Tu vas rejoindre François sur la pelouse, et tu lui ordonneras de s'asseoir dans l'herbe, les bras croisés. On verra si tu es réellement capable de transmettre un message!

Le chien s'élança sur la pelouse. Un

moment, il joua autour des jeunes footballeurs. Puis il aborda son petit maître, et le père vit son fils s'asseoir bras croisés. Il poussa un long gémissement, malgré lui.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Armand ? dit quelqu'un. Tu te sens mal ?

C'était un autre père d'enfant qui venait avec trois amis. Leurs garçons coururent retrouver les joueurs sur le terrain.

– C'est affreux ! gémit le père de François. Médor parle !

Les pères éclatèrent de rire. Le père de François raconta l'épisode du gâteau, l'épisode des clés, l'épisode des bras croisés. Les pères riaient.

– Pour le gâteau, le gamin aura entendu ta femme !

– Pour les clés, il t'espionnait depuis la lucarne du vestiaire !

– Pour les bras croisés, quoi de plus naturel qu'un enfant s'asseye sur la pelouse ! Regarde-les : ils sont tous assis en rond à jouer avec ton chien !



En effet, les enfants venaient de s'asseoir au centre du terrain, et le chien leur tenait gravement un discours :

– Regardez vos pères ! disait-il. Ils refusent de croire que je parle !

– Pourquoi ? demanda un garçon.

– Parce que ce sont des pères, répondit le chien.

– Ils ne sont pas *marrants*, dit un autre garçon.

– Vous serez comme eux quand vous serez grands, prononça le chien, fataliste. Vous non plus ne me comprendrez plus. Alors il faudra vous rappeler que vous me compreniez quand vous étiez jeunes, et être indulgents avec vos enfants quand ils prétendront qu'ils me comprennent.

– Oui ! Oui ! promirent les enfants.

Mais le chien savait bien qu'ils ne tiendraient pas cette promesse. Combien de parents l'avaient faite avant eux, à leur âge, et n'avaient jamais su la tenir ?

Les enfants reprirent leur jeu. Puis

le père, réconforté par ses amis, siffla le chien. Ils allèrent ensemble boire un jus de fruit à la buvette du stade.

– Bon, dit le chien à François. Il faut que j’y aille. Au fond, ton père m’aime bien lui aussi, même s’il ne comprend pas ce que je lui dis.

Il accourut, les oreilles flottantes. Le père le caressa. Les autres pères le caressèrent.

– Vous allez voir comme ce chien est malin ! dit le père de François.

Il lança au loin une balle en mousse :

– Médor ! Va chercher la baballe !

Assis sur son train de derrière, le chien regardait tour à tour et d’un air penché la *baballe* et le père de François :

– Oua-Oua-Oua, dit-il. (Ce qui voulait dire : « C’est vraiment un jeu imbécile, mais je suppose que je dois faire semblant de jouer pour vous plaire ? »)

Et alors il courut après la *baballe* et la rapporta. Dans ses jolis yeux verts brillait

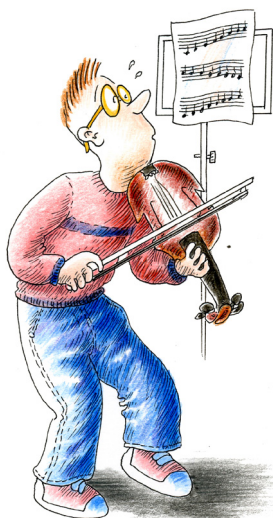
une lueur de malice. Le père caressa la tête de l'épagneul avec satisfaction, tandis que les hommes se dirigeaient vers la buvette :

– Bonne bête ! disait-il. Bonne bête !

L'épagneul lui léchait la main en jappant :

– Oua-Oua. (Toi aussi.)

LES LUNETTES À MUSIQUE



ALEXANDRE n'aimait pas le solfège. D'ailleurs, il confondait les notes : *do ré mu fo sal lu sa do*. Il faisait grincer son violon : crrrrriing!

– Je suis brimé ! se plaignait Alexandre.

– Tu ferais mieux d'acheter des lunettes ! ricanait le professeur.

Si bien qu'Alexandre acheta des lunettes. Le marchand était un vieux Chinois bossu et ridé qui riait d'un air moqueur en se frottant les mains :

– Hi-Hi-Hi ! J'ai ce qu'il te faut : voici des lunettes pour lire ta méthode de solfège !

C'étaient des lunettes merveilleuses. Plus besoin d'apprendre. Alexandre chaussait les lunettes et jouait toutes les pages sans effort.

– Quel progrès! s'exclama son professeur. Je n'ai jamais vu ça!

Alexandre rentra chez lui et rangea le violon dans un coin. Plus la peine de se fatiguer. Mais le mercredi suivant, quel désastre! Le professeur avait invité un collègue:

– Tu vas voir, lui promettait-il. Cet élève a fait des progrès étonnants. Montre-nous ce que tu sais faire, Alexandre.

Il avait ouvert la méthode. Alexandre chaussa les lunettes. Il souleva l'archet et, soudain, il fit une affreuse grimace: il ne savait pas lire l'exercice.

– Qu'attends-tu pour commencer? demanda le professeur qui s'impatiait.

– Heu... Je... Glub... Je ne sais pas... bredouilla piteusement Alexandre.

– Tu le fais exprès! Le jour où j'invite un collègue à t'entendre! (Le collègue riait de toutes ses forces.)

Les deux professeurs sortirent. Alexandre rangea son violon, referma la

méthode: et alors, il comprit ce qui venait d'arriver. Il avait acheté des lunettes pour la méthode *numéro un*, et c'était la *numéro deux* que son professeur lui avait proposée. Il s'était trompé!

Mais alors?

– C'est vrai, Hi-Hi-Hi, dit le vieux marchand de lunettes en se frottant les mains. Il y a des lunettes particulières pour chaque méthode. On change de lunettes quand on change de méthode, Hi-Hi-Hi!

– Je suis brimé! grogna Alexandre.

Il acheta une deuxième paire de lunettes. Le marchand chinois riait:

– Hi-Hi-Hi, je te souhaite bon courage!

Bien entendu, grâce aux lunettes nouvelles, Alexandre déchiffra la deuxième méthode sans erreur. Vous devinez la suite? Il fallut acheter une troisième paire de lunettes, puis une quatrième, et ainsi de suite, pour lire les méthodes nouvelles.

– Je suis brimé! geignait Alexandre.

Il jouait ses morceaux parfaitement.

– Je suis content de toi, déclara le professeur. Peux-tu étudier ce morceau de Jean-Sébastien Bach pour la semaine prochaine?

C'était une partition difficile, avec des notes comme des chiures de mouche sur les portées. Alexandre courut chez le vieux Chinois, qui le rassura: mais oui, Hi-Hi-Hi, il vendait des lunettes pour jouer ce morceau de Bach. Il en vendait, Hi-Hi-Hi, pour tous les morceaux du monde. Mais pourquoi se moquait-il toujours de son jeune client?

Alexandre acheta les lunettes. Dans les semaines qui suivirent, il en acheta d'autres pour jouer des musiques de Mozart, Beethoven, Berlioz, Bartók. On disait qu'il était doué, qu'il lisait merveilleusement des œuvres tarabiscotées. Si bien que le professeur annonça:

– Nous allons donner un concert.

– Heu... Je... Glub... Non merci...
bredouilla Alexandre.

Il était honteux et il avait peur. Il possédait pourtant une cinquantaine de lunettes à musique, étiquetées de 1 à 50 pour ne pas se tromper de morceau, et toutes ces lunettes devenaient encombrantes. Il fallait une petite valise pour les ranger.

Le vieux marchand riait :

– Quand il te faudra une malle, Hi-Hi-Hi, je te prêterai une brouette pour les déplacements !

– Je suis brimé ! disait Alexandre.

Son concert fut un succès. Alexandre fut invité à jouer à la radio, à la télévision. Sa photographie était dans le journal. Mais il possédait à présent près de trois cents paires de lunettes, et parfois ne les reconnaissait plus lui-même. (Il lui arrivait d'ailleurs d'acheter des morceaux de musique que le professeur ne lui demandait pas. Grâce aux lunettes assor-

ties, il les jouait chez lui, pour le plaisir.)

– Hi-Hi-Hi! Tu commences à aimer la musique! plaisantait le vieux Chinois bossu en se frottant les mains.

Alexandre ne répondait pas. En cachette, il avait essayé de lire des morceaux SANS lunettes. Catastrophe! Les notes se brouillaient comme avant: *do rol ma fi sal lé su do!* Elles trottaient sur les partitions comme des puces. Elles se cachaient derrière les barres de mesures. Elles étaient capricieuses, elles sautaient partout. Les croches étaient plus traîtresses que des sorcières, des soupirs se cachaient dans les coins. Mais les gros soupirs, les plus gros soupirs, c'était Alexandre qui les poussait:

– Je suis brimééé! pleurnichait-il.

Il avait très peur d'être démasqué.

Un désastre eut lieu pendant qu'il était à l'école. Sa maman, en faisant le ménage, découvrit la collection de lunettes dans une vieille valise cachée sous le lit du petit «grand» musicien.

– Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle.

Elle compta près de cinq cents paires de lunettes qu'elle prit pour des jouets ridicules achetés dans des magasins de farces et attrapes.

– Mon fils n'est pas myope à ce point-là!

Elle jeta le tout aux ordures. Alexandre ne retrouva rien. Il se mit à pleurer.

– Je suis brimééé! criait-il. Je suis le plus brimé de la Terre!

L'heure de la leçon de musique approchait. Alexandre courut chez le marchand de lunettes. Mais le vieux Chinois lui expliqua, Hi-Hi-Hi, en se frottant les mains, Hi-Hi-Hi, qu'il ne possédait pas de doubles des fameuses lunettes à musique. Il pouvait évidemment, Hi-Hi-Hi, vendre à son honorable client, Hi-Hi-Hi, des lunettes nouvelles pour jouer des partitions nouvelles, Hi-Hi-Hi, mais en ce qui concernait les anciennes, Hi-Hi-Hi, il ne pouvait pas le dépanner.

– Je suis brimé! s'écria Alexandre, effondré.

Pauvre mignon! Comment avouer aux professeurs, aux parents, aux camarades, aux admirateurs, qu'il avait triché! Qu'il était un usurpateur! Qu'il ne savait pas distinguer une clé de sol d'une clé à molette, et qu'il jouait du violon comme un chat qui miaule!

Il rentra chez lui. Il se coucha pour faire croire qu'il était malade. Il réfléchissait. Soudain, il se leva d'un bond, s'habilla et bondit chez le marchand de lunettes:

– Je vais APPRENDRE les morceaux anciens! lui annonça-t-il. Est-ce que je peux m'entraîner chez vous secrètement?

Le Chinois affichait un large sourire, Hi-Hi-Hi, en se frottant les mains, car c'était ce qu'il espérait. Pendant des semaines, pendant des mois, Alexandre prit midi et soir le chemin de la petite boutique au lieu d'aller jouer dans la



rue avec les amis. Lentement, il apprit le solfège. *Do ré mi fa sol la si do*. Facile. Il apprit la clé de sol, la clé de fa, la clé d'ut, et tout le trousseau de clés. Un jour, il sut faire chanter son violon : il jouait les morceaux anciens.

Alors la paresse le reprit :

– Pour le prochain morceau, je vais acheter une paire de lunettes.

Le marchand les lui procura, Hi-Hi-Hi, en se frottant les mains d'un air narquois. Alexandre chaussa les lunettes et joua le morceau sans erreur. Il était ravi. Mais le vieux bonhomme éclata de rire en lui reprenant les lunettes. Hi-Hi-Hi. Il passa ses doigts dans les trous : ces lunettes n'avaient même pas de verres !

Mais alors ?

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Alexandre.

– Ça veut dire, Hi-Hi-Hi, ricana le marchand, que tu connais maintenant la

musique et que tu n'as plus besoin de lunettes, Hi-Hi-Hi!

Alexandre fronça les sourcils. Je suis brimé, pensa-t-il. Mais il souleva son archet et rejoua le morceau SANS lunettes. Et surtout: SANS erreurs. Quand il eut terminé, il resta silencieux un moment, l'archet en l'air. Il était ému.

– Je peux! murmura-t-il enfin. Je peux! Je peux!

Il se mit à rire nerveusement et à bondir de joie dans la boutique: il dansait la danse des Indiens Peaux-Rouges!

– Je peux! Je peux! répétait-il.

Il pouvait jouer n'importe quoi, même *J'ai du bon tabac* en mi bémol mineur. Bien sûr, il fallait travailler pour bien jouer, mais le violon ne le rebutait plus. Il travailla beaucoup. Il devint un vrai musicien, et donna de nombreux concerts dans le monde. Il pensait n'avoir plus jamais besoin de lunettes. Mais un soir qu'il était devenu grand, il heurta

quelqu'un qu'il n'avait pas vu en sortant de scène, et il s'excusa : Pardon Monsieur.

Il avait heurté une danseuse qui se mit à rire joyeusement de sa bévue. Alexandre était confus. Alors il acheta des lunettes, forcément : comment lui demander de l'épouser s'il ne la voyait que dans le brouillard ?

Yak Rivais

Histoires des Enfantastiques

VOLUME 1

*L'enfant qui dévorait les livres
Clic-Clac, l'enfant qui ouvrait
toutes les portes*



Le Petit Samizdat

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Yak Rivais

Les Enfantastiques / 2

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les en-
voyer à : edi.deleatur@gmail.com*

Achevé d'imprimer
en février 2026
pour le compte du Petit Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978 2 86807 391 4
<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : février 2026

Tirage: 100 exemplaires

*Ces Histoires d'enfantastiques ont été publiées
par Le Polygraphe numérique en 2011.*

Impression UE.